

MICHEL BERNHEIM
About Radical Painting

De quoi radical serait-il le prénom ?

Radical désigne dans une Amérique perdue dans un enrichissement sans fin ou promu comme tel, cette espérance infinie de l'enchantement politique des lendemains radieux aux solutions simples. Cette révolution utopie réalisée mettrait fin à toute cette facticité peu ou prou criminelle ou trop imparfaite. Y croire encore n'est pas nécessairement criminel mais évoque une difficulté certaine aujourd'hui si ce n'est alors. Admettre que génocide et dictature ont existé en son saint nom laïc ou pas, accompagne le désenchantement généralisé. Pourvu que cela dure, même si nous pouvons en douter. La fin de la peinture proclamée auparavant accompagnait alors la fin de bien d'autres certitudes plus ou moins établies élevées ou sanglantes. Révolutionnaire en serait le petit nom français.

Il n'y aurait pas plus de mal dans l'horizon français à éliminer la traduction littérale qui renvoie au pragmatisme affiché d'un parlementarisme qui s'est noyé tout seul, ou presque, un peu comme bourbon en son palais. Il y eut même alors des radis roses, socialistes et autres IVème républiques finissantes. Bref eau tiède radicale et marais ne sont même pas un pragmatisme.

Des illusions perdues de la perspective et de la renaissance (guerre de religions, humanisme, massacre de la nouvelle Espagne, ghettos et quelques beautés néo-platoniciennes de la fin du géocentrisme) d'il y a six siècles au désenchantement général après toute sorte d'utopie jusqu'aux massacres abondants qui consacrent les progrès technologiques les plus récents, le temps a fait son œuvre et le terme de radical n'a plus la résonance positive qu'il pouvait avoir sans aucun doute.

Mais alors de quoi radical a-t-il le nom ?

Il ne s'agirait alors que de son sens premier : ce qui est à la racine. Marcia Hafif a bien écrit ce texte intitulé « Begining again », qui renverrait à cette tension tentante du Born again...Painting avec la mise à plat de toutes les tentatives d'illusions précédentes. Il s'agit alors de montrer l'acte premier de la peinture pour que, sans doute, il y ait alors « What you see is what's to be seen », aller le plus loin possible pour retrouver l'acte premier. Seul, la couleur seule pourra y faire écho et rendre sa vérité à la peinture, son sens, son incarnation, sa visualité, sa sensualité.

Jusque là il fallait au prix de toutes sortes d'artifice et de violence que la peinture soit belle et se taise (ou que si jamais elle exprimait son monde ce serait à ce prix, celui de l'esthétique et dans la culture et son malaise). Et puis cela ne s'est plus pu, plus voulu, plus plu du tout.

Nicole Hassler reprend tout ce qui est devenu code et post-modernisme, elle déploie tous les artifices de ce qui fait l'apparence d'une femme qui se doit d'être belle et se taire, et de l'histoire de la peinture, autant intégrée dans nos salons d'alors et plus encore selon les critères d'aujourd'hui. Mais elle les ré-emploie dans l'univers de cette peinture radicale, essentielle, nécessaire à son existence et à la nôtre.

Son travail utilise bien de la peinture au sens habituel, celle de l'art ou du bâtiment ou du vrai cosmétique, matière attribut du féminin (— à l'apparence tutélaire de ce rôle-là ?). Ici, dans l'exposition présente, c'est l'un pour l'autre mais peut-être mieux encore. Les noms des œuvres renvoient à leur référence commerciale empruntée à des notions ready-made de la pensée disponible, que leurs promoteurs se sont appropriés pour en faire des produits de la très haute consommation qui font que les parfaites élites sont belles à leurs yeux, aux nôtres.

Depuis bien longtemps l'apparence et sa critique, de son rejet à sa nécessité politique, puis sa justification morale, sentimentale voire romanesque a pu laisser place au phénomène et son étude, approche systématique et même scientifique. C'est moins emporté plus concret. En bonne phénoménologie, disons qu'il y a de la peinture et toute sa machine et son appareil critique de la représentation etc... Tout irait ainsi bien dans un monde qui se transforme avec ses accidents et sa critique, institutionnelle ou alternative.

Fameux...eux

Mais quelques scories restent. L'image de la vieille coquette n'a pas trouvé son pendant dans le vieux beau dans l'histoire ou sa peinture malgré ses essais du polar à la BD, du théâtre au cinéma. Le pot de peinture qualifie la grossière maquillée ou maquée n'a trouvé d'équivalent d'équivalent si ce n'est quelques politiques fatigués et poudrés sur écrans, plus ou moins grands ou pitoyables. Quant au chef d'œuvre de l'origine du monde (de la peinture) renverrait-il au réalisme actuel, celui de la peinture radicale ? Ainsi la peinture se veut et se dit peinture. Et alors ni plus ni moins, un chat, un chat ?

Tant et si bien que Nicole Hassler subvertit l'air de rien ou de Paris, les cosmétiques et la peinture et que tout soudain ce qui se chassait au grand galop revient avec naturel, tranquillité. La radicalité, de la peinture, du politique se retrouve ainsi mais douce, sereine même méditative, ce que d'autres ou pas, diraient féminine. Et la possible contemplation de toute cette beauté tranquille sereine voire méditative comme écrivait Marcia Hafif deviendrait alors possible, même évidente, voire radicale, nécessaire.

Alors enfin, la subversion de l'apparence se re-vit alors possible aimable, vivante.

D'ailleurs si cela n'était pas si grave, comme il semble, l'abstraction fait partie de la visualité dans la plupart des cultures, le monochrome n'y est pas discriminé. Et même tout conflit cessant s'il y a radical painting juste à côté il y a still life dans ce monde bien étrange. La nature n'est morte par ailleurs que si nous le voulions. Mais pourquoi s'y obligerait-on ? Le monde et le temps changent.